

LE PORTRAIT QUI ANNONCE UN DESTIN :

Que savons-nous, sinon qu'il est des conditions inconnues qui nous fertilisent ? Où loge la vérité de l'homme ?

La vérité, ce n'est point ce qui se démontre. Si dans ce terrain, et non dans un autre, les orangers développent de solides racines et se chargent de fruits, ce terrain-là c'est la vérité des orangers. Si cette religion, si cette culture, si cette échelle des valeurs, si cette forme d'activité et non telles autres, favorisent dans l'homme cette plénitude, délivrent en lui un grand seigneur qui s'ignorait, c'est que cette échelle des valeurs, cette culture, cette forme d'activité, sont la vérité de l'homme. La logique ? Qu'elle se débrouille pour rendre compte de la vie.

Saint Exupéry, Terre des hommes

Dans cette citation, Saint Exupéry livre sans doute quelques clés pour comprendre le roman. Il y a chez lui une aspiration, un idéal d'héroïsme. Il fait partie des écrivains qu'on dit « morts pour la France », et à ce titre il a un statut particulier.

Le personnage a-t-il une vocation ? Non, pas nécessairement, on ne peut pas parler d'une vocation de héros. Mais certains héros manifestent en eux un appel, une force spéciale, qui cherche à s'accomplir et qui s'accomplit quelles que soient les conditions ou les obstacles qu'elles rencontrent.

« Les vocations sans doute jouent un rôle. Les uns s'enferment dans leurs boutiques. D'autres font leur chemin, impérieusement, dans une direction nécessaire : nous retrouvons en germe dans l'histoire de leur enfance les élans qui expliqueront leur destinée. Mais l'Histoire, lue après coup, fait illusion. Ces élans-là nous les retrouverions chez presque tous. Nous avons tous connu des boutiquiers qui, au cours de quelque nuit de naufrage ou d'incendie, se sont révélés plus grands qu'eux-mêmes. Ils ne se méprennent point sur la qualité de leur plénitude, cet incendie restera la nuit de leur vie. Mais, faute d'occasions nouvelles, faute de terrain favorable, faute de religion exigeante, ils se sont rendormis sans avoir cru en leur propre grandeur. Certes les vocations aident l'homme à se délivrer mais il est également nécessaire de délivrer les vocations ».

Saint Exupéry, Terre des hommes

Pour vous aider à comprendre :

Le personnage de roman est porteur de valeurs, c'est-à-dire d'un certain nombre d'idées, d'idéaux auxquels il accorde du prix, qui font qu'il aura une certaine manière de s'impliquer dans l'existence, une certaine conception de la vie, du monde, de lui-même et des relations à y établir. Une manière d'être au monde, d'y vivre, d'y parler, d'y décider, de s'y battre ou de renoncer. D'être ou ne pas être, car un personnage peut aussi choisir la non existence, le silence, la grisaille, l'oubli, le désenchantement relatif ou absolu...

Dans le cas du roman où l'on trouve un personnage principal, lorsque celui-ci apparaît, l'auteur peut choisir de donner des signes du destin qui attend ce personnage, destin tragique de Gervaise, destin difficile de Lucien de Rubempré, destin héroïque aussi parfois ou romantique comme celui de Fabrice del Dongo. En ce cas, la première apparition du personnage annonce ce destin, ou semble même le programmer, selon que l'auteur manifeste les lois du déterminisme ou celles de la liberté.

L'homme est en prise avec des lois implacables, avec ce qu'en philosophie on appelle des déterminismes. Ils sont culturels, sociaux, ou familiaux. Ils l'emprisonnent ou le prédisposent. Mais il dispose aussi d'une marge de liberté, il peut peser de tout le poids de sa volonté sur son avenir, sur son présent, il peut se libérer d'un passé trop lourd, ou le laisser le détruire. Un destin, c'est une histoire, et l'histoire se présente selon trois modalités temporelles, le passé, le présent et l'avenir.

Le romancier traduit ses croyances. Zola met en jeu le déterminisme génétique, mais il décrit surtout le poids des circonstances, leur implacable enchaînement, comme la vie de Gervaise, qui finira dans une terrifiante déchéance.

La notion de destin est une notion philosophique qui a connu des métamorphoses successives. Sa première apparition, c'est en Grèce, sous la forme du « fatum ». On la connaît surtout dans la tragédie où elle fonctionne comme une fatalité. La conception que l'on a de ce qu'on appelle aujourd'hui le « destin » est donc essentielle.

Le destin prend en compte les déterminismes naturels, sans y soumettre l'homme. A l'inévitable, il peut opposer la liberté humaine et la volonté héroïque. Dans l'antiquité préchrétienne, que ce soit dans la saga germanique, la représentation romaine du fatum ou la tragédie grecque, on retrouve constamment cette idée que l'impossible doit être tenté, même et surtout quand c'est vraiment l'impossible. Marguerite Duras fait revivre cette notion dans *un barrage contre le Pacifique* :

La notion de destin n'est pas une prédestination au sens strict, notion qui n'apparaît que dans le monde chrétien, elle se trouve associée au devenir. Le fatum n'entraîne pas seulement l'obéissance, la soumission ou le renoncement. Il peut au contraire, stimule le désir d'action et de toute manière il donne le sentiment tragique de la vie.

La notion de libre arbitre est centrale, et apparaît d'abord avec saint Augustin. C'est l'idée que l'homme peut se déterminer lui-même. Chez les stoïciens, on trouve l'idée que le libre arbitre, condition du mérite individuel, n'est pas exclu de la prédestination. Le destin gouverne le monde, dit Sénèque, mais la liberté intérieure de l'homme n'est jamais atteinte par l'adversité : l'homme peut toujours déterminer librement sinon ses actes, du moins leur sens.

Le personnage traduit ces réflexions philosophiques liées à la responsabilité humaine, à la part qu'il a dans son destin, heureux ou malheureux.

Aujourd'hui les théories de l'action sont principalement des théories phénoménologiques qui essaient de sauver la responsabilité humaine. Une philosophie de la liberté soulève la question suivante : à quel titre chacun de nous peut-il revendiquer pour lui-même la qualité d'acteur ou de sujet actif de ses actes ? Surtout si nous admettons que l'action est finalisée et qu'elle implique une intention. Intention qui peut être bonne ou mauvaise.

C'est *l'agir* qui nous intéresse dans le domaine de l'action. La question de la causation est un héritage ancien. Etre libre, d'une façon générale, c'est ne pas souffrir d'empêchement, n'être pas lié. Agir librement c'est aussi ne pas souffrir d'empêchements, de contraintes, intérieures ou extérieures, d'obstacles. Or, nous ne rencontrons que cela.

La conscience atteste en effet d'un sentiment de vouloir mais elle ne nous dit pas si c'est librement que nous avons les libertés qui sont les nôtres. Et si cette liberté est une, d'emblée, radicale et définitive ou si elle comporte des degrés. Dans quelle mesure ce qui nous détermine à agir, à ne pas agir, à agir ainsi plutôt qu'autrement est bien ce soi qui se détermine par lui-même. Autrement dit, de quel ordre est l'action qu'il exerce, et d'où elle procède.

On aperçoit là un problème inhérent à celui de l'agir : celui de ce qui règle notre action. L'oiseau dans son vol est réglé par sa nature. Les fins de son activité et de son mouvement, l'oiseau ne se les donne pas à lui-même. Elles sont préétablies par la nature, et ce vol que nous voyons libre, s'accomplit selon des structures et des instincts qui font partie des conditions de construction reçues par la nature de l'oiseau.

Mais l'homme n'agit pas comme l'oiseau, selon des formes ou des patrons d'activité préétablies par sa nature, il agit selon des structures reçues de sa propre activité de connaissance. Et les fins de ses actes ne lui sont pas imposées par la nature. Il connaît ce qu'il fait et la fin de ses actes comme telle. Il se détermine à lui-même, par sa propre activité intellectuelle, les fins de son agir.

Saint Augustin le premier a enraciné la liberté dans le libre arbitre. En agissant nous manifestons d'abord notre liberté de choix. Certes nous savons très mal en quoi cette liberté consiste, mais nous savons très bien que si nous trahissons un ami, risquons notre fortune pour aider un malheureux, décidons de nous faire banquier ou philosophe, moine ou soldat, ces actes ne sont ce qu'ils sont que parce nous y avons engagé notre personnalité. Le libre-arbitre dans l'homme suppose l'immense et complexe dynamisme des instincts, tendances, dispositions psychophysiques, des habitudes acquises et des charges héréditaires. En même temps paraissent la personnalité et tous ses privilèges..

L'univers de la liberté implique-t-il aussi l'univers de la morale ? L'acte libre est apparu longtemps, à ceux qu'on appelle les Scolastiques, comme le fruit commun de l'intelligence et de la volonté

s'enveloppant vitalemment l'une l'autre. Si la volonté lui donne sa valeur d'efficacité existentielle, le climat dans lequel l'acte a été mûri et décidé, c'est le jugement qui spécifie et détermine. Que l'affirmation morale a une valeur logique tout autant qu'éthique, Platon déjà l'avait ressenti si fort qu'il fait l'objet du *Gorgias*, qui établit le lien de la vertu et du savoir.

Le roman

Le personnage de roman incarne tout cela, le romancier, en particulier au XXe siècle cherche à montrer. En cela le roman est un laboratoire des représentations de la liberté dans ses rapports avec l'univers de la liberté. Les personnages de roman, surtout lorsqu'ils sont jeunes doivent se frayer un chemin dans un monde social où le plus souvent ils rencontrent des figures peu reluisantes. Cupidité, avarice, paresse sordide, méchanceté noire, férocité profonde, cruauté, sadisme, toute la géographie du mal est représentée dans la littérature. Le rire parfois vient rendre plus gai une humanité qui aime d'abord ses appétits sensibles avant d'aimer le bien et la justice. Et parfois, une humanité plus riante apparaît, pleine de figures aux manières simples et rudes, rappelant que l'on peut faire de la littérature avec de bons sentiments, et même qu'on peut faire de la bonne littérature.



EXERCICES

Pour chacun de ces textes vous direz quelle orientation (dramatique, tragique ou ironique) on peut pressentir.

Texte 1

Athanase Granson était un jeune homme maigre et pâle, de moyenne taille, à figure creuse où ses yeux noirs, pétillants de pensée, faisaient comme deux taches de charbon. Les lignes un peu tourmentées de sa face, les sinuosités de la bouche, son menton brusquement relevé, la coupe régulière d'un front de marbre, une expression de mélancolie causée par le sentiment de sa misère, en contradiction avec la puissance qu'il se savait, indiquaient un homme de talent emprisonné. Aussi partout ailleurs que dans la ville d'Alençon, l'aspect de sa personne lui aurait-il valu l'assistance des hommes supérieurs ou des femmes qui reconnaissent le génie dans son incognito.

Honoré de Balzac, *La vieille Fille*, 1836.

Le portrait physique est ici au service d'un trait psychologique : « un homme de talent emprisonné ». Tout indique la force, la passion contenue et concentrée, la conscience aigüe. Il a par ailleurs le malheur de naître dans une petite ville de province, médiocre donc comme souvent la province chez Balzac. Et tout annonce un destin malheureux et un génie voué à la méconnaissance et l'obscurité. Le destin d'Athanase Granson est tout entier dans ces quelques lignes.

Texte 2

Gervaise n'avait que vingt-deux ans. Elle était grande, un peu mince, avec des traits fins, déjà tirés par les rudesses de sa vie. Dépeignée, en savates, grelottant sous sa camisole blanche où les meubles avaient laissé de leur poussière et de leur graisse, elle semblait vieillie de dix ans par les heures d'angoisse et de larmes qu'elle venait de passer. Le mot de Lantier la fit sortir de son attitude peureuse et résignée.

- Tu n'es pas juste, dit-elle en s'animant. Tu sais bien que je fais tout ce que je peux. Ce n'est pas ma faute, si nous sommes tombés ici... Je voudrais te voir, avec les deux enfants, dans une pièce où il n'y a pas même un fourneau pour avoir de l'eau chaude... Il fallait, en arrivant à Paris, au lieu de manger ton argent, nous établir tout de suite, comme tu l'avais promis.

- Dis donc ! cria-t-il, tu as croqué le magot avec moi ; ça ne te va pas, aujourd'hui, de cracher sur les bons morceaux !

Mais elle ne parut pas l'entendre, elle continua :

- Enfin, avec du courage, on pourra encore s'en tirer... J'ai vu, hier soir, madame Fauconnier, la blanchisseuse de la rue Neuve ; elle me prendra lundi. Si tu te mets avec ton ami de la Glacière, nous reviendrons sur l'eau avant six mois, le temps de nous nipper et de louer un trou quelque part, où nous serons chez nous... Oh ! il faudra travailler, travailler...

Emile Zola, L'assommoir, chapitre I

Ici, ce qui est souligné c'est le poids des contraintes matérielles. On sent chez Gervaise à la fois une détermination profonde mais déjà aussi la marque des « rudesses de la vie ». Elle est peureuse et résignée... C'est un grand classique...

Texte 3

Les Maheu sont une famille de mineurs. Catherine est la fille aînée, qui mourra dans la mine tragiquement.

Maintenant, la chandelle éclairait la chambre, carrée, à deux fenêtres, que trois lits emplissaient. Il y avait une armoire, une table, deux chaises de vieux noyer, dont le ton fumeux tachait durement les murs, peints en jaune clair. Et rien autre, des hardes pendues à des clous, une cruche posée sur le carreau, près d'une terrine rouge servant de cuvette. Dans le lit de gauche, Zacharie, l'aîné, un garçon de vingt et un ans, était couché avec son frère Jeanlin, qui achevait sa onzième année ; dans celui de droite, deux mioches, Lénore et Henri, la première de six ans, le second de quatre, dormaient aux bras l'un de l'autre ; tandis que Catherine partageait le troisième lit avec sa soeur Alzire, si chétive pour ses neuf ans, qu'elle ne l'aurait même pas sentie près d'elle, sans la bosse de la petite infirme qui lui enfonçait les côtes. La porte vitrée était ouverte, on apercevait le couloir du palier, l'espèce de boyau où le père et la mère occupaient un quatrième lit, contre lequel ils avaient dû installer le berceau de la dernière venue, Estelle, âgée de trois mois à peine.

Cependant, Catherine fit un effort désespéré. Elle s'étirait, elle crispait ses deux mains dans ses cheveux roux, qui lui embroussaillaient le front et la nuque. Fluette pour ses quinze ans, elle ne montrait de ses membres, hors du fourreau étroit de sa chemise, que des pieds bleuis, comme tatoués de charbon, et des bras délicats, dont la blancheur de lait tranchait sur le teint blême du visage, déjà gâté par les continuels lavages au savon noir. Un dernier bâillement ouvrit sa bouche un peu grande, aux dents superbes dans la pâleur chlorotique des gencives ; pendant que ses yeux gris pleuraient de sommeil combattu, avec une expression douloureuse et brisée, qui semblait enfler de fatigue sa nudité entière.

Emile Zola, *Germinal*, chap. II

Texte 4

Agathe Rouget se recommandait à l'admiration publique par une de ces figures destinées, comme celle de Marie, mère de Notre Seigneur, à rester toujours vierges, même après le mariage. Son portrait, qui existe encore dans l'atelier de Bridau, montre un ovale parfait, une blancheur inaltérée et sans le moindre grain de rousseur, malgré sa chevelure d'or. Plus d'un artiste en observant ce front pur, cette bouche discrète, ce nez fin, de jolies oreilles, de longs cils aux yeux, et des yeux d'un bleu foncé d'une tendresse infinie, enfin cette figure empreinte de placidité, demande aujourd'hui à notre grand peintre : « Est-ce la copie d'une tête de Raphaël ? » Jamais homme ne fut mieux inspiré que le chef de bureau en épousant cette jeune fille. Agathe réalisa l'idéal de la ménagère élevée en province et qui n'a jamais quitté sa mère. Pieuse sans être dévote, elle n'avait d'autre instruction que celle donnée aux femmes par l'Eglise ; Aussi fut-elle une épouse accomplie, dans le sens vulgaire, car son ignorance des choses de la vie engendra plus d'un malheur.

Balzac, *La Rabouilleuse*, 1840

Une grande ironie dans ce texte, concentrée dans la chute. Agathe Rousset est aussi belle qu'un Raphaël. Elle sème aussi avoir reçu une éducation parfaite, qui la laisse dans l'ignorance.

Texte 5

Vers la fin de 1814, Henri de Marsay n'avait donc sur terre aucun sentiment obligatoire et se trouvait libre autant que l'oiseau sans compagne. Quoiqu'il eût vingt-deux ans accomplis, il paraissait en avoir à peine dix-sept. Généralement, les plus difficiles de ses rivaux le regardaient comme le plus joli garçon de Paris. De son père, lord Dudley, il avait pris les yeux bleus les plus amoureuxment décevants ; de sa mère, les cheveux noirs les plus touffus ; de tous deux, un sang pur, une peau de jeune fille, un air doux et modeste, une taille fine et aristocratique, de fort belles mains. Pour une femme, le voir, c'était en être folle (...). Sous cette fraîcheur de vie, et malgré l'eau limpide de ses yeux, Henri avait un courage de lion, une adresse de singe. Il coupait une balle à dix pas dans la lame d'un couteau, montait à cheval de manière à réaliser la fable du centaure ; conduisait avec grâce une voiture à grandes guides ; était leste comme Chérubin et tranquille comme un mouton ; mais il savait

battre un homme du faubourg au terrible jeu de la savate ou du bâton ; puis, il touchait du piano de manière à pouvoir se faire artiste s'il tombait dans le malheur, et possédait une voix qui lui aurait valu de Barbaja cinquante mille francs par saison. Hélas, toutes ces belles qualités, ces jolis défauts étaient ternis par un épouvantable vice : il ne croyait ni aux hommes ni aux femmes, ni à Dieu ni au diable. La capricieuse nature avait commencé à le douer ; un prêtre l'avait achevé. Pour rendre cette aventure compréhensible, il est nécessaire d'ajouter ici que lord Dudley trouva naturellement beaucoup de femmes disposées à tirer quelques exemplaires d'un si délicieux portrait. Son second chef-d'œuvre en ce genre fut une jeune fille nommée Euphémie, née d'une dame espagnole, élevée à la Havane, ramenée à Madrid avec une jeune créole des Antilles, avec les goûts ruineux des colonies ; mais heureusement mariée à un vieux et puissamment riche seigneur espagnol, don Hijos, marquis de San-Réal qui, depuis l'occupation de l'Espagne par les troupes françaises, était venu habiter Paris, et demeurait rue Saint-Lazare. Autant par insouciance que par respect pour l'innocence du jeune âge, lord Dudley ne donna point avis à ses enfants des parentés qu'il leur créait partout. Ceci est un léger inconvénient de la civilisation, elle a tant d'avantages, il faut lui passer ses malheurs en faveur de ses bienfaits. Lord Dudley, pour n'en plus parler, vint, en 1816, se réfugier à Paris, afin d'éviter les poursuites de la justice anglaise, qui, de l'Orient, ne protège que la marchandise. Le lord voyageur demanda quel était ce beau jeune homme en voyant Henri. Puis, en l'entendant nommer :
-- Ah ! c'est mon fils. Quel malheur ! dit-il.

Honoré de Balzac, La fille aux yeux d'or

Texte 6

Notre pays est une contrée marécageuse, située à vingt milles de la mer, près de la rivière qui y conduit en serpentant. La première impression que j'éprouvai de l'existence des choses extérieures semble m'être venue par une mémorable après-midi, froide, tirant vers le soir. À ce moment, je devinai que ce lieu glacé, envahi par les orties, était le cimetière; que Philip Pirrip, décédé dans cette paroisse, et Georgiana, sa femme, y étaient enterrés; que Alexander, Bartholomew, Abraham, Tobias et Roger, fils desdits, y étaient également morts et enterrés; que ce grand désert plat, au delà du cimetière, entrecoupé de murailles, de fossés, et de portes, avec des bestiaux qui y paissaient çà et là, se composait de marais; que cette petite ligne de plomb plus loin était la rivière, et que cette vaste étendue, plus éloignée encore, et d'où nous venait le vent, était la mer; et ce petit amas de chairs tremblantes effrayé de tout cela et commençant à crier, était Pip.

Dickens, Les grandes espérances

Texte 7

Il sortait d'un presbytère. Plus d'un capitaine de beau vaisseau marchand est issu d'un tel séjour de piété et de paix. Le père de Jim possédait sur l'Inconnaissable des connaissances assez précises pour mener dans la voie droite les habitants des chaumières, sans troubler la quiétude de ceux qu'une infailible Providence a fait vivre dans des châteaux. Perchée sur une colline, la petite église avait la teinte grisâtre d'un rocher moussu, aperçu à travers les trous d'un rideau de feuillages. Elle s'élevait là depuis des siècles, mais les arbres qui l'entouraient devaient se souvenir encore d'avoir vu poser sa première pierre. Au-dessous d'elle, la façade rouge du presbytère mettait sa teinte chaude, parmi les pelouses, les corbeilles de fleurs et les sapins. Derrière la maison, flanquée à gauche d'une cour d'écurie pavée, s'étendait un verger où les toits en pente des serres s'adossaient à un mur de briques. La cure était, depuis des générations, un fief de famille, mais Jim était le dernier de cinq fils, et lorsque des romans d'aventures, lus au cours des vacances, eurent éveillé sa vocation de marin, on l'expédia sans tarder sur un « bateau-école pour officiers de la marine marchande ».

Il y apprit un peu de trigonométrie, et sut bientôt brasser les vergues de perroquet. Généralement aimé, il se classait troisième en navigation, et ramait dans le premier canot. Grâce à sa tête solide et à sa

vigueur physique, il se trouvait à l'aise dans les hunes. De son poste, à la hune de misaine, il regardait souvent, avec le mépris de l'homme appelé à briller au milieu des périls, la multitude paisible des toits coupée en deux par le courant de la rivière, et, semées aux confins de la campagne voisine, les cheminées d'usines, minces comme des crayons, qui se dressaient toutes droites sous un ciel de suie, en vomissant leur fumée comme des volcans. Il voyait les grands vaisseaux en partance, les larges bacs toujours en mouvement, les petites barques qui flottaient très bas au-dessous de lui ; il contemplait au loin la splendeur brumeuse de la mer et l'espoir d'une vie fiévreuse dans un monde d'aventures.

Joseph Conrad, Lord Jim

D'emblée la vocation d'aventurier de Lord Jim est soulignée, mais aussi son passé. On insiste sur la maison paternelle, et donc sur la nature droite de ce garçon.

Texte 8

Ce qu'elle contait de son fils avec admiration était fort surprenant: il aimait à lui faire plaisir, et parfois il suivait le bord de la rivière, jambes nues, pendant des kilomètres, pour lui rapporter des œufs de poules d'eau, de canards sauvages, perdus dans les ajoncs... Il tendait aussi des nasses... l'autre nuit, il avait découvert dans le bois une faisane prise au collet...

Moi qui n'osais plus rentrer à la maison quand j'avais un accroc à ma blouse, je regardais Millie avec étonnement.

Mais ma mère n'écoutait plus. Elle fit même signe à la dame de se taire, et déposant avec précaution son "nid" sur la table, elle se leva silencieusement comme pour aller surprendre quelqu'un...

Au-dessus de nous, en effet, dans un réduit où s'entassaient les pièces d'artifice noircies du dernier Quatorze Juillet, un pas inconnu, assuré, allait et venait, ébranlant le plafond, traversait les immenses greniers ténébreux du premier étage, et se perdait enfin vers les chambres d'adjoints abandonnées où l'on mettait sécher le tilleul et mûrir les pommes.

"Déjà, tout à l'heure, j'avais entendu ce bruit dans les chambres du bas, dit Millie à mi-voix, et je croyais que c'était toi, François, qui étais rentré..."

Personne ne répondit. Nous étions debout tous les trois, le cœur battant, lorsque la porte des greniers qui donnait sur l'escalier de la cuisine s'ouvrit; quelqu'un descendit les marches, traversa la cuisine, et se présenta dans l'entrée obscure de la salle à manger.

"C'est toi, Augustin?" dit la dame.

C'était un grand garçon de dix-sept ans environ. Je ne vis d'abord de lui, dans la nuit tombante, que son chapeau de feutre paysan coiffé en arrière et sa blouse noire sanglée d'une ceinture comme en portent les écoliers. Je pus distinguer aussi qu'il souriait...

Il m'aperçut, et, avant que personne eût pu lui demander aucune explication:

"Viens-tu dans la cour?" dit-il.

J'hésitai une seconde. Puis, comme Millie ne me retenait pas, je pris ma casquette et j'allai vers lui.

Nous sortîmes par la porte de la cuisine et nous allâmes au préau, que l'obscurité envahissait déjà. A la lueur de la fin du jour, je regardais, en marchant, sa face anguleuse au nez droit, à la lèvre duvetée.

"Tiens, dit-il, j'ai trouvé ça dans ton grenier. Tu n'y avais donc jamais regardé."

Il tenait à la main une petite roue en bois noirci; un cordon de fusées déchiquetées courait tout autour; ç'avait dû être le soleil ou la lune au feu d'artifice du Quatorze Juillet.

"Il y en a deux qui ne sont pas parties: nous allons toujours les allumer", dit-il d'un ton tranquille et de l'air de quelqu'un qui espère bien trouver mieux par la suite.

Il jeta son chapeau par terre et je vis qu'il avait les cheveux complètement ras comme un paysan. Il me montra les deux fusées avec leurs bouts de mèche en papier que la flamme avait coupés, noircis, puis abandonnés. Il planta dans le sable le moyeu de la roue, tira de sa poche - à mon grand étonnement, car cela nous était formellement interdit - une boîte d'allumettes. Se baissant avec précaution, il mit le feu à la mèche. Puis, me prenant par la main, il m'entraîna vivement en arrière.

Un instant après, ma mère qui sortait sur le pas de la porte, avec la mère de Meaulnes, après avoir débattu et fixé le prix de pension, vit jaillir sous le préau, avec un bruit de soufflet, deux gerbes d'étoiles rouges et blanches; et elle put m'apercevoir, l'espace d'une seconde, dressé dans la lueur magique, tenant par la main le grand gars nouveau venu et ne bronchant pas...

Cette fois encore elle n'osa rien dire.

Et le soir, au dîner, il y eut, à la table de famille, un compagnon silencieux, qui mangeait, la tête basse, sans se soucier de nos trois regards fixés sur lui.

Thierry Fournier,, Le grand Meaulnes

Un texte de facture plus moderne. C'est la première apparition du grand Meaulnes qu'on ne verra jamais que réfracté à travers le prisme du regard du narrateur.